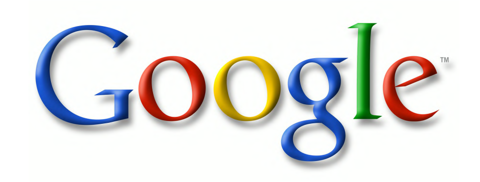



LELAND STANFORD JUNIOR UNIVERSITY
ORGANIZED 1891
STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES





FORMOSA

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CETTE ÉDITION

25 exemplaires sur papier de Hollande, numérotés

Exemplaire N° [redacted]

AUGUSTE VACQUERIE

FORMOSA

PREMIÈRE REPRÉSENTATION. — PARIS, THÉATRE DE L'ODÉON

16 Mars 1883

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1883

PERSONNAGES

LE COMTE DE WARWICK. . .	MM.	PAUL MOUNET.
LE DUC JEAN.		CHELLES.
SWORD.		POREL.
LE MARQUIS DE MONTAGUE.		REBEL.
DICKSON.		KERAVAL.
UN ALLUMEUR.		BOUDIER.
ROBERT.		PIERRE ACHARD.
FORMOSA.	Mmes	TESSANDIER.
HELEN.		ÉLISE PETIT.
NERILL.		MARIE PINSON.
UN PAGE.		NOÉMIE.

Londres, 1470.

ACTE PREMIER

Une place. — A gauche, la Tour de Londres. A droite, un mur au-dessus duquel on aperçoit des cimes d'arbres. — Dans ce mur, une petite porte. — Au fond de la place, une statue de saint avec une lampe à ses pieds.

SCÈNE I.

SWORD, DICKSON.

Sword tracasse la solidité de la petite porte.

DICKSON, qui ne voit que son dos.

Que fait cet homme?

Sword se retourne.

Sword!

SWORD.

Dickson!

DICKSON.

Te revoici
Dans Londres!

SWORD.

J'en ai l'air.

DICKSON.

Et le grand comte aussi
Alors ?

SWORD.

Pas encor, mais il ne tardera guère.

DICKSON.

Te revoir sain et sauf est doux après la guerre.
Combien de nos amis sont, à l'heure qu'il est,
Gisants ou mutilés ! Tu nous reviens ?...

SWORD.

Complet !

DICKSON.

Décidément, Warwick est fort. Quelle rafale !
Quelle rapidité terrible et triomphale !
Il brisait tout. — Ah ! çà, causons. Tu nous reviens
D'un tas d'endroits. D'abord, de France. Quels chrétiens
As-tu trouvés par là ? Vous laissent-ils vos aises ?
Que dis-tu des Français ?

SWORD.

Que j'aime les Françaises.

DICKSON.

Et leur roi Louis onze, est-ce qu'il est vraiment
Très cruel, et bourgeois dans son habillement ?

Quel effet t'a-t-il fait?

SWORD.

Sa sœur n'est pas très belle.

DICKSON.

Je te parle du roi. Mais attends; j'en appelle
A toi, tu combattais, n'est-ce pas, à Stampfort?
J'ai fait, avec Horner, celui qui faillit fort
Être pendu, tu sais, pour ce bon vin d'Espagne,
J'ai fait hier, tu vas me dire si je gagne,
Le pari qu'à Stampfort vous n'aviez pas compté
Moins de dix mille morts.

SWORD.

Stampfort? Dans le comté
D'York?

DICKSON.

Sans doute!

SWORD.

Ah! oui. Les femmes y sont grandes
Et saines.

DICKSON.

Railles-tu? Je te fais trois demandes,
Et pas une n'obtient de réponse de toi.
Qu'as-tu donc? Dans les mœurs des Français, dans leur roi,

Dans des milliers d'Anglais rendant leurs braves âmes,
Dans tout, tu ne vois rien que la beauté des femmes !

SWORD.

C'est que mon œil, perçant les gens et ce qu'ils font,
Dédaigne la surface et regarde le fond.
Et le fond, c'est la femme ! Oui, serf ou roi, qu'on tienne
Sur la terre une place honorable — ou la tienne,
L'homme, convenons-en avec humilité,
Est le semblant, la femme est la réalité.
Vois. — Sans citer Hélène et la guerre de Troie,
Et pour nous en tenir à ce qui nous coudoie,
Sans même rappeler Henri six et la part
De Margaret d'Anjou dans sa chute, — Edouard
Régnait solidement ; Henri, que tout renie,
Achevait en prison une lente agonie
Et n'avait guère plus d'amis que chez les morts ;
Afin que Margaret n'en trouvât pas dehors,
Le comte, d'un seul coup lui tranchant l'espérance,
Demandait pour son roi la sœur du roi de France :
Une femme survient, la veuve de lord Grey,
Édouard l'entrevoit et, malgré tout, malgré
Les engagements pris, malgré ce qu'il affronte
Du roi français et, chose encor pire, du comte,
Pendant que le faiseur — et défaiseur — de rois
Sollicite pour lui, qui règne par son choix,
Une femme, et l'obtient, il en épouse une autre ;
Juge de la fureur du roi Louis ; la nôtre

Est plus grande ; Warwick, étonné de l'affront,
Lui jure un châtiment dont les gens parleront ;
Il demande pardon au roi de France, lève
Une troupe, s'embarque, aborde et, de la grève,
Proclame qu'Édouard n'est plus, ayant menti.
Guerre civile ; on voit le père d'un parti,
Le fils d'un autre ; sang, flammes, assauts, pillages ;
Partout où notre troupe a passé, les villages
Seront tout neufs, ayant lieu de se rebâtir.
A la fin, Édouard est contraint à sortir
D'Angleterre. A cette heure, impuissant, il achète
L'appui du Bourguignon hautain. Ce roi se jette
Aux pieds d'un duc, qui lui permet de s'y traîner !
Qui donc a fait cela ? Qui donc a pu donner
A tout un grand pays cette rude secousse ?
Qui donc, rien qu'en disant deux mots d'une voix douce,
A jeté des milliers d'hommes aux fiers défis ?
Qui donc a fait tuer les pères par les fils ?
Qui donc a répandu le sang humain à fleuve ?
Pas même tout à fait une femme : une veuve !

DICKSON.

Quand j'ai su qu'Édouard se sauvait, j'ai bien ri.
Bon voyage ! Sais-tu qui nous aurons ?

SWORD.

Henri.

DICKSON.

Henri six?

SWORD, *montrant la Tour.*

Oui, celui que la Tour emprisonne.
La destinée est, certe, une étrange personne,
Et, rois comme manants, nous sommes ses joujoux.
Henri six est, d'ailleurs, convenable. Il est doux,
Commode, pas gênant. Il était né docile,
L'âge et les maux soufferts l'ont fait plus qu'imbécile,
C'est très touchant. Et puis, qu'on demande l'avis
Des dévotes! Il est fort pieux. Le parvis
Des églises n'a pas une vieille pauvresse
Qui ne fête son saint par quatre jours d'ivresse.

DICKSON.

Quel va-et-vient! Hier, du trône à la prison;
Demain, de la prison au trône!

SWORD.

Apre leçon
Qui t'avertit de moins tenir au diadème!

DICKSON.

Qu'ils s'arrangent! Pour moi, tous les rois sont le même.

SWORD.

Et maintenant, bonsoir!

DICKSON.

Nous nous quittons ?

SWORD.

Oui, j'ai
Une occupation...

DICKSON.

Dont je t'ai dérangé,
C'est vrai. Tu me faisais, que Belzébuth m'emporte !
L'effet d'un gars qui cherche à forcer une porte.

SWORD.

Je...

Regardant au fond de la place.

Mais... C'est lui !

DICKSON, regardant aussi.

Warwick !

SWORD.

Arrivé ! De ce soir,
Alors ! — Il vient ici. File. J'irai te voir.

DICKSON.

Bientôt ?

SWORD.

Demain.

Dickson s'en va ; Sword s'éloigne un peu.

SCÈNE II.

LE COMTE DE WARWICK, MONTAGUE.

MONTAGUE.

Avant que nous entrions, frère,
Songe encore une fois à ce que tu vas faire
En faisant remonter sur leur trône brisé
Cette reine haïe et ce roi méprisé.
De plus, tous nos amis craignent que Marguerite
Ne se venge de ceux qui l'ont jadis proscrite
Et penchent presque tous vers Jean. Ils ont pensé
Que tu te souvenais, aussi toi, du passé,
Et que tu n'avais pas une amour si profonde
Pour le vieux prisonnier et pour la vagabonde
Dont le ressentiment un instant s'interrompt...

LE COMTE.

Et que je préférais l'auteur de mon affront?

MONTAGUE.

Mais...

LE COMTE.

Tu n'étais pas là. Ce fut un jour terrible,
Tel que ceux qui l'ont vu ne le croient pas possible!
Devant le roi de France et devant ses barons,
Moi dont pourtant la face est peu faite aux affronts,

Envoyé d'Édouard, lorsque j'ai confiance
Dans la foi de ce prince et que je le fiance
A celle qu'il m'a dit de demander pour lui,
Il en épouse une autre ! Oui, cela s'est fait ; oui,
Un faux roi dont sans moi la couronne était nulle
M'a raillé jusque-là ! Moi, dupe ridicule !
Ambassadeur pour rire ! O tremblement profond !
Être arrivé Warwick et repartir bouffon !
L'Angleterre et la France assistaient stupéfaites
A ce défi d'un roi de la veille aux tempêtes !
Ce roi que j'avais fait, pour me remercier,
Pour prix de mes amis que le plomb et l'acier
Avaient fauchés, pour prix de mes villes brûlées,
Pour prix des durs périls, des assauts, des mêlées,
De Towton où la nuit encor nous combattions,
Me crachait cet affront devant deux nations !

MONTAGUE.

Eh bien, c'est Édouard — et sa peine est sévère —
Qui l'a fait, cet affront.

LE COMTE.

C'est Jean qui l'a fait faire !
Édouard se disait tout bas avec effroi
Que m'avoir offensé c'était n'être plus roi ;
Il hésitait ; c'est Jean qui l'a poussé — Clarence
Était présent. — Ma force était une apparence,
Rien de plus ; que le roi fît ce qu'il désirait,

Et sans m'en avertir; et cela m'apprendrait
Que le roi d'Angleterre était Édouard quatre,
Chose que j'ignorais; il était temps d'abattre
Dans un simple vassal cette grande hauteur;
Je disais volontiers du roi : Mon débiteur!
C'était le bon moyen d'obtenir mon silence.
Enfin, veux-tu savoir toute son insolence?
Il a dit, et son ange en l'entendant tremblait :
— Quand le maître est content, qu'importe le valet!

MONTAGUE.

En es-tu sûr?

LE COMTE.

Clarence était présent. Et l'être
Qui prononça ce mot infâme serait maître
Du royaume! Et c'est moi qui le lui donnerais!
Il m'appelle valet, et je le servirais!
J'obéirais à qui me crache à la figure!
Et je couronnerais de mes mains mon injure!
Un royaume? il n'aura pas même son duché!
Avant que le soleil de demain soit couché,
Je veux que, dépouillé de tout ce qu'il étale,
Dégradé, pauvre, exclu de la terre natale,
Il aille à l'étranger vivre d'expédient.
En faire un roi? je vais en faire un mendiant!
— Et c'est pour couper court à l'intrigue tramée
Par ce duc que j'ai pris les devants sur l'armée
Et qu'arrivé depuis moins d'une heure, je suis

Devant cette prison.

Il aperçoit Sword.

Sword !

A Montague.

Entre. Je te suis.

Va.

Montague entre dans la Tour.

SCÈNE III.

LE COMTE, SWORD.

LE COMTE.

Sais-tu quelque chose?

SWORD.

Oui.

LE COMTE.

Parle.

SWORD.

Le jour même
De mon retour, j'avais résolu le problème
De me lier avec le très grave portier
De lady Formosa. J'y perds un jour entier :
Il ne sait rien. Lâchant ce vieillard inutile,
Le soir, le long des murs, je viens, comme un reptile,
Me glisser, épiant si quelqu'un s'introduit.

Rien. J'attends jusqu'au jour. Rien. Passer une nuit
Le long d'un mur n'est pas d'un agrément immense,
D'autant plus qu'il pleuvait. Tant pis ! Je recommence
Hier ; il faisait beau ; rien d'abord ; mais soudain,
Comme j'espionnais justement ce jardin,
Un manteau brun, une heure après l'ombre tombée,
Vient vers une façon de porte dérobée,
— Celle-ci — frappe, on ouvre avec rapidité,
Il entre, et disparaît ; on a la lâcheté
De refermer la porte ; heureusement, ce lierre
Du haut du mur me tend sa branche hospitalière ;
J'entre ; je revois l'homme et, lui tendant la main,
Une femme...

LE COMTE.

Il suffit. O triste cœur humain !
N'en parlons plus. Tu peux t'en aller. Cette femme,
Tu crois que c'était elle ?

SWORD.

Oh ! je connais la dame.
La lune l'éclairait en plein.

LE COMTE.

Renonçons-y.
Qu'il ne soit plus question jamais d'elle ! — Ainsi
Elle a des rendez-vous la nuit ?

SWORD.

Dans les allées
De son parc.

LE COMTE.

Croyez donc aux figures voilées!
Au deuil! au sombre éclair d'un front sévère et beau!
Celle-ci, qui semblait le marbre d'un tombeau,
S'attendrit et, le soir, ouvre à celui qu'elle aime!
Ah!

SWORD.

J'en rougis.

LE COMTE.

Cet homme est son amant?

SWORD.

Pas même.

LE COMTE.

Comment?

SWORD.

En m'approchant, je me disais : « Es-tu
Heureux, Sword! tu vas voir... » Ah bien! Une vertu!
Je me suis assommé. Des phrases. Je te voue
Mon âme! Peuh! Pas même un baiser sur la joue!
En parlant, on croirait qu'elle l'aime d'amour.
Mais, bah! Tout aurait pu se passer en plein jour!

La chasteté qui cause avec la politesse !
Va te... — Je suis sorti de là plein de tristesse.

LE COMTE.

Oh ! mais si c'est ainsi, rien n'est désespéré,
Je ne renonce pas ! Je la veux ! Je l'aurai !
Je l'aime comme un fou !

SWORD.

Je croyais vous connaître,
Je ne vous savais pas si tendre.

LE COMTE.

Et sans nous être
Dit un mot ! Qu'elle m'ait soudain pris à ce point,
Est-ce vrai ? Tiens, mon cœur est trop plein pour ne point
Se répandre. — C'était près d'ici, le jour même
De mon départ. Tu sais comme le peuple m'aime ;
Il courait sur mes pas avec emportement
Et, grossissant toujours, orageux, écumant,
Prêt à tout submerger, s'écrasait aux murailles.
Cette foule soudain croisa des funérailles.
C'était l'enterrement d'Essex. Il était mort
D'une querelle avec les ouvriers du port,
Lesquels, ses serviteurs dégainant des rapières,
Leur avaient riposté d'une grêle de pierres ;
Comme on avait pendu, tandis qu'il se mourait,
Quatre des ouvriers, le peuple l'exécrait

Et, voyant son cercueil, l'outragea. Son escorte
Tenta de résister, mais elle était peu forte,
Et l'on parlait déjà de briser en morceaux
La bière et de traîner le cadavre aux ruisseaux;
Épouvantés devant la colère qui monte,
Prêtre et valets fuyaient. Mais la fille du comte,
Qui conduisait le deuil, et qu'un voile aux plis longs
Enveloppait de noir de la tête aux talons,
Laissant les hommes fuir, resta près de la bière,
Droite, la défendant contre la ville entière,
Dédaigneuse de vivre, et ce fut sombre à voir
Ce cadavre gardé par ce grand spectre noir.
Mais la foule hésita quelques instants à peine.
Alors, voulant qu'on vît son mépris et sa haine,
Elle arracha son voile et, pâle, l'œil en feu,
Pour les insulter tous à la fois dans leur dieu,
Tourna sur moi sa face indignée — et si belle
Que j'en souffris. J'étais arrivé tout près d'elle.
J'arrêtai mon cheval et je la saluai.
Et ceux par qui le mort venait d'être hué
Se découvrirent tous, et laissèrent le père
A la fille, et, tombant à genoux sur la terre,
Celle chez qui la peur ne savait pas entrer
Ne vit plus que son père et se mit à pleurer.

SWORD.

Alors?...

LE COMTE.

Je dus partir, mais j'eus l'âme obsédée
De cette fille pâle, et mon unique idée
Fut d'être aimé par elle, et je suis insensé,
Et, qu'elle veuille ou non, je suis son fiancé!
— Oh! songer qu'elle est là, que son souffle se mêle
A l'air que je respire! Oh! — Mais, pure comme elle
L'est, pourquoi se voient-ils en secret?

SWORD.

C'est ici
Que la chose devient intéressante! — Si
Milord veut se venger, l'occasion est double.

LE COMTE.

Va donc!

SWORD.

D'où vient qu'ils ont besoin de l'heure trouble?
Savez-vous ce que c'est que l'homme au brun manteau?
Le duc Jean!

LE COMTE.

C'est?...

WORD.

Il est à Londres incognito.

LE COMTE.

As-tu dit le duc Jean?

SWORD.

Oui, derrière un branchage,
J'entendais tout. L'amour n'étant qu'un rabâchage,
Ils se sont raconté — ce qu'ils savaient. Il est
Ici depuis un mois ; son parti l'appelait ;
Il se cachait d'abord de peur de la rancune
D'Édouard, dont, en somme, il a fait l'infortune,
Puis, Édouard en fuite, il s'est caché pour vous.
Je ne sais plus quel lord, qui le sert en dessous,
Lui donne asile. C'est chez ce lord que s'est faite
Leur amitié, qu'il a voulu tenir secrète
De peur de refroidir ceux de ses lords à qui
Leurs femmes ont donné des filles.

LE COMTE.

Encor lui !
Le duc Jean !

SWORD.

Il viendra dans un moment peut-être,
Car il fait nuit.

Tout à coup ses yeux se fixent dans l'obscurité.

Tenez. Je crois le reconnaître.
Oui, ce doit être lui qui reste sans marcher
Et que notre présence empêche d'approcher.

LE COMTE.

Viens par ici !

Ils s'éloignent.

Depuis un instant, un allumeur est venu et s'occupe d'allumer la lampe du saint.

L'ALLUMEUR, chantant.

C'est le danger du jour qui baisse!
Il rêvait vingt ans.
Quand il vit que c'était l'abbesse,
Il n'était plus temps.

Entre le duc Jean. — L'allumeur sort.

SCÈNE IV.

LE DUC JEAN, puis FORMOSA et NERILL.

LE DUC JEAN, seul.

Warwick! à Londres! Il faut vite
Prévenir mes amis. Mon sort se précipite.
Un mot à Formosa pour m'excuser, et puis...

Il frappe à la petite porte. Elle s'ouvre. — Un peu après, paraît Formosa, puis Nerill.

FORMOSA.

Eh bien, vous n'entrez pas? Pourquoi donc?

LE DUC JEAN.

Je ne puis
Ce soir.

FORMOSA.

Comment?

LE DUC JEAN.

Un brusque incident me réclame.

FORMOSA.

Tout de suite?

LE DUC JEAN.

A demain.

FORMOSA.

Ah! quel chagrin!

LE DUC JEAN.

Chère âme,

Il le faut.

FORMOSA.

Un instant seulement.

LE DUC JEAN.

Vous semblez

Émue.

FORMOSA.

Oui, je le suis depuis hier.

LE DUC JEAN.

Parlez.

FORMOSA.

Il est temps d'avouer tout haut nos fiançailles.

LE DUC JEAN.

Qu'arrive-t-il ?

FORMOSA.

Hier, caché dans les broussailles
Qui dérobent le banc sur lequel nous causions,
Un témoin écoutait tout ce que nous disions.

LE DUC JEAN.

Qui donc ?

FORMOSA.

Je ne sais pas qui ce peut être. Comme
Vous me quittiez, j'ai vu sortir du bois un homme
Qui s'est mis à s'enfuir dans le chemin obscur.
Nerill, bientôt après, l'a vu franchir ce mur.
Cet homme n'aura pas de motif pour se taire.
On se demandera d'où vient tout ce mystère,
Et vous savez qu'on croit plus vite au mal qu'au bien.
Donnez-moi votre nom pour protéger le mien.

LE DUC JEAN.

Mon nom? il est à vous! — Mais voici que le comte
Est à Londres. Je dois agir de façon prompte.
Parce qu'il a gagné trois batailles, on croit
Qu'il doit vaincre toujours! Devant lui tout décroît,

Rien n'existe, il fera ce qu'il veut, l'Angleterre
Lui demande quel est celui qu'elle préfère!
Comment le décider pour moi? J'ai tous les droits,
Remontant au premier des fils d'Édouard trois,
Et vous savez qu'Henri ne vient que du troisième;
Mais que peut sur un tel délire le droit même?
Oh! ce Warwick! comment découvrir un moyen
D'effacer sa rancune et de le faire mien?
Un moyen, quel qu'il soit! Je l'emploierais bien vite!
Jusque-là, vous sentez s'il convient que j'évite
De mettre contre moi mes amis en étant
Occupé d'amourette en un pareil instant.
Bientôt je serai maître...

FORMOSA.

Et moi déshonorée.

LE DUC JEAN.

Pour un mot qu'aura dit une bouche ignorée!
Qu'importe à notre haute et royale amitié
Ce qu'on ne sait quel drôle aura balbutié?

FORMOSA.

M'aimez-vous?

LE DUC JEAN.

Formosa!

FORMOSA.

Jean, aimez-moi. Mon père
Et ma mère sont morts ; je n'ai ni sœur ni frère,
Ni personne ; à vous seul vous êtes tous les miens.
Si vous ne m'aimiez pas, qui m'aimerait ? Je tiens
A la mort par plusieurs, par vous seul à la vie.
Et si votre tendresse un jour m'était ravie,
Dieu qui m'entend parler sait que ces mots sont vrais,
Je ne vois pas sous quel prétexte je vivrais.

LE DUC JEAN.

Je vous aime ! D'où vient cette crainte insensée
Que vous ne soyez plus ma première pensée ?
Mais quand je veux mon bien, c'est pour vous ! Vous aurez
Avec moi tout un peuple à vos pieds adorés !
Mais cette ambition que votre amour redoute,
Comme s'il existait sous la céleste voûte
Une chose qui pût de vous me détourner,
Ne veut ce grand pays que pour vous le donner !

FORMOSA.

Oh ! bien, si c'est pour moi, sans prendre tant de peine,
Vous n'avez qu'à m'aimer et je suis assez reine !
Lorsque je vous vois roi, c'est pour moi comme si
Votre cœur s'en allait là-haut, bien loin d'ici,
Et me laissait en bas. Oh ! moi, je vous préfère
A tout ! J'ai, cette nuit, dormi le temps de faire

Un rêve, où vous étiez mêlé, Jean, car toujours
Les nuits rêvent de ceux à qui pensent les jours.
Une fille de roi, très jeune et très jolie,
Vous aimait follement, je comprends sa folie,
Et vous, comme c'est mal! vous l'épousiez. C'est faux,
Dites? L'inquiétude est un de mes défauts.
Je crois parfois qu'on n'a qu'une certaine somme
D'amour à dépenser entre la femme et l'homme
Et que, n'ayant pas bien divisé notre lot,
Vous n'aimez pas assez, puisque moi j'aime trop!

LE DUC JEAN.

Nul amour ne peut être égal à ma tendresse!
Demain je resterai longtemps. L'heure me presse.
A demain.

FORMOSA.

A toujours! Que c'est long à passer,
Le temps sans vous! Surtout n'allez pas épouser
Cette fille de roi de mon rêve, amoureuse
Et folle, moins que moi. Je ris. Je suis heureuse.
Je vous aime. A demain, mon roi! — Ramenez-moi.

Ils entrent ensemble dans le jardin. — Warwick et Sword reparaissent.

LE COMTE.

Fais ce que je t'ai dit. Et puis, viens... — où? ma foi
J'attendrai pour aller à la Tour — viens me dire

Le résultat chez moi.

Le comte s'en va.

Sword se dirige vers la petite porte. — Au moment d'entrer, il se trouve face à face avec le duc qui sort.

SCÈNE V.

LE DUC JEAN, SWORD.

LE DUC JEAN.

Que voulez-vous, beau sire?

SWORD.

C'est mon affaire. — Mais j'ai l'air en me taisant
D'un malfaiteur, n'ayant été qu'un bienfaisant.
Je passais. Cette porte à mes yeux s'est offerte,
Non fermée, et la nuit. Comme une porte ouverte
Invite les voleurs...

LE DUC JEAN.

Vous avez accepté
Son invitation?

SWORD.

J'ai voulu, par bonté...

LE DUC JEAN.

C'est toi l'homme d'hier!

SWORD.

D'hier?

LE DUC JEAN.

Dis le contraire.
Hier, la porte était close : qu'allais-tu faire
Sur ce mur?

SWORD.

Regarder la lune de plus près.

LE DUC JEAN.

Drôle! Tu répondras!

SWORD.

Pardon, je causerais,
Mais on m'attend.

LE DUC JEAN.

Tu vas, et sur-le-champ, me dire
Ce que tu peux avoir à faire ici. Je tire
Mon épée. A la fin, parleras-tu?

SWORD.

Passant,
Est-ce qu'à votre avis c'est en le menaçant
Qu'on fait parler un homme honnête?

LE DUC JEAN.

Un homme honnête,
Non. Toi, parle.

SWORD.

Voici ma réponse fort nette :
Non.

LE DUC JEAN.

Si je te disais qui je suis!

SWORD.

Si je vous
Disais à qui je suis!

LE DUC JEAN.

Au diable?

SWORD.

Hé! tout doux.
A lord Warwick.

LE DUC JEAN.

Tu dis? — Je crois vous reconnaître,
De fait. C'est avec vous qu'il était là?

SWORD.

Peut-être.

LE DUC JEAN.

Serait-ce lui qui vous aurait?.. Vons m'avez l'air
D'un soldat?

SWORD.

J'en suis un!

LE DUC JEAN.

S'il avait fait plus clair,
Je ne me serais pas mépris sur votre compte.
Excusez mon épée à s'emporter trop prompte.
Votre nom, s'il vous plaît?

SWORD.

Jean Sword.

LE DUC JEAN.

Je vous connais!
Vous êtes un vaillant!

SWORD, modeste.

Oh!

LE DUC JEAN.

Tenez, je venais
Justement de parler de vous. Ce qui m'étonne,
C'est que ce soit à vous que votre maître donne
Ces commissions-là.

SWORD.

Quelles commissions?

LE DUC JEAN.

Oh! il ne sert à rien que nous nous déguisions.
Vous savez qui je suis. Que le comte désire
Savoir ce que je peux dans l'ombre faire et dire,
C'est bien naturel. Mais, si vous étiez à moi,
Un homme comme vous aurait un autre emploi
Que celui d'espion. Pourvu que je lui visse
Un peu d'empressement à me rendre service,
Un homme comme vous serait sûr d'être mis
Au poste dont il est digne. Pour mes amis
Je peux beaucoup, bientôt je pourrai tout peut-être.
Ce n'est pas seulement par devoir qu'étant maître
Je les paierais de leurs services, c'est aussi
Par intérêt. Tenez, mon principal souci
Serait que la prison d'Henri fût bien gardée,
Et j'aurais besoin là d'un homme à mon idée,
De quelqu'un dont le cœur et le bras fussent prêts
A m'obéir en tout sans dire : Mais après?
D'un serviteur qui m'eût, d'une façon certaine,
Prouvé son dévouement d'avance...

SWORD.

Capitaine
De la Tour!

LE DUC JEAN.

Voulez-vous l'être?

SWORD, à part.

Je n'avais pas
Espéré jusque-là.

Au duc.

La Tour a des appas
Capables de tourner la tête au plus pudique,
C'est bien certain, et si Votre Grâce m'indique
Un moyen innocent de l'épouser...

LE DUC JEAN.

Elle est
A qui me contera ce que Warwick voulait
De vous ici.

SWORD.

Milord, le secret est trop grave
Pour être répété. Je trahirais!

LE DUC JEAN.

Mon brave,
C'est une occasion qui s'offre à vous.

SWORD.

Jamais!

LE DUC JEAN.

Parle, et fixe le prix! Parle, et je te promets
Tout ce que tu voudras, la Tour, la seigneurie,
Tout!

SWORD.

Ne me tentez pas, Milord, je vous en prie.
Non, vraiment, ce serait trop mal! Un tel secret!
Et si le comte allait savoir!...

LE DUC JEAN.

Qui le dirait?
Parle!

SWORD.

J'aurai la Tour?

LE DUC JEAN

Le jour où l'on m'installe.

SWORD.

Milord m'en donne ici sa parole?

LE DUC JEAN.

Royale.

SWORD.

Eh bien, — ce n'est pas vous que j'épiais hier.

LE DUC JEAN.

Qui donc?

SWORD.

Celle avec qui je vous ai vu.

LE DUC JEAN.

Mon cher,
Vous raillez! Quel motif ou quel prétexte même
Votre maître aurait-il de l'épier?

SWORD.

Il l'aime.

LE DUC JEAN.

Vous dites que Warwick aime?..

SWORD.

Celle avec qui,
Dans ce jardin hier, ici même aujourd'hui,
Vous causiez.

LE DUC JEAN

Elle?

SWORD.

Oui.

LE DUC JEAN.

Lui?

SWORD.

Le comte. Il aime celle
Que vous aimez vous-même, et d'une fureur telle
Que pour vous l'arracher rien ne va lui coûter.
C'est au point qu'accouru ce soir se concerter
Avec le prisonnier de cette citadelle,
Dès qu'il m'a vu, n'étant plus occupé que d'elle,
Il a laissé son frère entrer seul, et qu'après
Vous avoir entendu, distrait des intérêts
Qui l'amenaient, sans même en avertir son frère,
Bonsoir!

LE DUC JEAN.

Comment m'a-t-il entendu?

SWORD.

De derrière
L'angle de la muraille.

LE DUC JEAN.

Et c'est après m'avoir
Entendu qu'accouru pour en finir ce soir,
Il a changé d'idée?

SWORD.

Une passion folle,
Je vous dis.

LE DUC JEAN.

Laisse-moi. Va.

SWORD.

J'ai votre parole
Royale ?

LE DUC JEAN.

Bien.

SWORD.

Allons vite raconter ça
Au maître, — moins la Tour.

Il sort.

LE DUC JEAN.

Il aime Formosa.

ACTE DEUXIÈME

Une salle chez Warwick

SCÈNE I.

LE COMTE, *seul.*

Oh ! que contre un regard on est mal affermi !
Ceux à qui l'on dirait que je n'ai pas dormi
Et qu'avant le matin je marchais sur ces pierres
Croiraient que ce qui tient ouvertes mes paupières
C'est l'intérêt public, et le choix de leur roi,
Et, si je choisis Jean, l'ex-reine contre moi,
Et toute l'Angleterre à la guerre poussée :
Ah ! quel étonnement, s'ils voyaient ma pensée,
D'y trouver pour souci, pour combat furieux,
Pour armée et pour peuple — une fille aux grands yeux !
Oui, rien qu'elle ! Elle a pris mon âme. Oh ! prends-la toute !
Quoi ! parce qu'une femme a passé sur ma route,
Une femme qu'alors je ne connaissais pas,
Qui pour moi n'était pas, sans qui j'ai jeté bas
Henri six, vu par tous ma volonté servie,

Lutté, vaincu, souffert, qui n'est rien dans ma vie,
Elle passe, et ma vie est ce qu'elle voudra!
Je sens sous le regard dont elle m'enivra
Mes genoux trembler, moi dont la cotte de maille
A supporté le poids de plus d'une bataille!
O robuste soldat qu'un seul coup d'œil fait choir!
Et moi qui me croyais vraiment quelque pouvoir
Pour une nation allant où je la mène!
Quelle dérision que la grandeur humaine!
Oh! venez donc le voir, cet homme triomphant,
Maître de l'Angleterre, esclave d'une enfant!
— Que va-t-il faire? Oui, certe, il a compris sans peine
Que l'amour seul me peut faire oublier ma haine,
Que pour lui pardonner l'insulte qu'il osa,
L'infâme! il ne me faut pas moins que Formosa,
Et que, si cette chère espérance était morte,
Ma haine reviendrait, terrible! — Mais qu'importe
Ma haine au duc, s'il est vraiment amoureux!

Apercevant le duc qu'un page introduit.

Lui!

Mon destin et le sien se fixent aujourd'hui.

SCÈNE II.

LE COMTE, LE DUC JEAN.

LE DUC JEAN.

Milord, j'ai plus qu'aucun encouragé l'offense
Qu'Édouard vous a faite en face de la France.
Vous ne l'ignorez pas, et vous me haïssez.
Je sais tout ce qui nous sépare. Mais je sais
En même temps que l'heure où nous sommes est sombre;
Que ce pays, battu de tempêtes sans nombre,
Réclame de nous tous un effort plus qu'humain;
Que, dans cette tourmente incessante où demain
Peut périr l'Angleterre, on ne doit plus voir qu'elle;
Que l'immolation de soi-même est cruelle,
Mais que c'est le devoir de tous, en un tel jour,
De s'arracher du cœur la haine ou bien l'amour!

LE COMTE, à part.

L'amour?

LE DUC JEAN.

Pour préserver ce pays qu'on mutile,
Vous êtes nécessaire et je peux être utile :
Me voici! Jetons-nous dans les chocs hasardeux!
Il s'agit de sauver l'Angleterre à nous deux!
Comte, nous le pouvons, j'en ai la confiance,
Mais en nous alliant d'une vraie alliance

Que rien ne puisse rompre, avenir ni passé.
Si vous êtes d'avis que tout soit effacé,
Et qu'il sied qu'à présent, sans finesse normande,
Sans retour, nous soyons amis, — je vous demande
La main de votre nièce Helen.

LE COMTE.

Vous me... Milord...
La main de ma nièce ?

LE DUC JEAN.

Oui.

Après un silenc

LE COMTE.

Duc, nous sommes d'accord
Sur ce point que la chose avant tout désirable,
C'est que nous effacions, de manière durable,
Le passé, quel qu'il soit. Certe, une des façons
Possibles, c'est de fondre en une nos maisons.
Votre demande, duc, nous fait honneur et joie.
Mais avant de répondre il convient que je voie
Ma nièce, dont je dois suivre ici le penchant,
Et mon frère. J'y vais, et j'irai sur-le-champ
Chez vous.

LE DUC JEAN.

Merci, milord. — S'ils consentent, la guerre

Pouvant nous appeler demain, nous n'aurions guère
Le temps d'un mariage avec pompe et fracas;
Pour ne point ajourner notre alliance, — au cas
Où cela vous plairait, le mieux serait peut-être
Un mariage simple en attendant; un prêtre
Recevrait les serments, et la solennité
Serait remise après le péril évité.
Pour laisser tout son lustre à cette grande fête,
La première union pourrait rester secrète.
Ce mariage-là se ferait aussitôt
Qu'on le voudrait.

LE COMTE.

Demain.

LE DUC JEAN.

Demain.

LE COMTE.

Quant à la dot,
Je m'en charge, et, la main sur ma lame loyale,
Je vous déclare ici qu'elle serait — royale.

LE DUC JEAN.

Oh! milord! — A bientôt!

Il sort

SCÈNE III.

LE COMTE, puis HELEN.

LE COMTE. Il va vivement à une porte et appelle.

Helen ! viens, s'il te plaît!

Marchant.

Non, il n'oserait pas railler. Sa voix tremblait
En me parlant. J'ai vu sur son front une goutte
De sueur.

Entre Helen.

Viens t'asseoir que nous causions.

HELEN.

J'écoute.

LE COMTE.

As-tu pensé parfois, quand l'esprit va rêvant,
Au mariage?

HELEN.

Au mien?

LE COMTE.

Au tien.

HELEN.

Mais très souvent!

Quand je n'y pense pas un jour, c'est un jour rare.

LE COMTE.

A ton âge, en effet, il faut qu'on s'y prépare,
Et...

HELEN.

Vous êtes ému... Ce n'est pas sans raisons
Que vous... On me demande!

LE COMTE.

Oui.

HELEN.

Qui?

LE COMTE.

Dans nos maisons
Les filles n'ont pas droit de choisir elles-mêmes.
C'est la nécessité des familles suprêmes
Que, comme elles sont plus qu'on n'est communément,
Elles sont moins, car nul n'est grand impunément.
Une loi juste ainsi rétablit l'équilibre.
La fille d'un manant a ceci qu'elle est libre
D'épouser le manant qu'elle aime et qui la veut;
Mais les nôtres, de qui le mariage peut
Irriter ou calmer les querelles des princes,
Pour qui donner leur main c'est donner des provinces,
Doivent considérer dans le choix d'un époux
Moins leur propre penchant que l'intérêt de tous.

HELEN.

Mais vous me faites peur! qui donc m'a demandée?

LE COMTE.

Le duc Jean.

HELEN.

C'est le duc qui?...

LE COMTE.

C'est lui

HELEN.

Quelle idée
Avez-vous eue alors de m'effrayer? J'ai cru
Qu'il était question d'un vieux baron bourru
Ou d'un jeune très laid, borgne, manchot et pire.
Je frémissais. Mais c'est le duc! ah! je respire!

LE COMTE, mécontent.

Il est donc bien charmant?

HELEN.

Il est du sang royal,
Et fier, et brave, et très magnifique à cheval...

LE COMTE.

C'est un Apollon, soit! Mais, si fort qu'il te plaise,

Il n'est point temps encor de témoigner tant d'aise.
Il faut d'abord...

LE PAGE, à Helen.

Lady Formosa.

HELEN.

J'y vais.

LE COMTE.

Qui
Disait-il ?

HELEN.

Formosa.

LE COMTE.

La fille d'Essex ?

HELEN.

Oui.

LE COMTE.

Tu la connais !

HELEN.

C'est vrai, c'est pendant votre absence
Qu'un bon hasard m'a fait faire sa connaissance.
Si vous saviez quel cœur excellent et charmant !
Nous fûmes bientôt sœurs !

LE COMTE, à part.

Ici! dans ce moment!

Soit.

Au page.

Qu'elle vienne ici.

Le page sort. A Helen.

Je te laisse avec elle.

Il sort. Helen court à la porte du fond et ramène Formosa.

SCÈNE IV.

FORMOSA, HELEN.

HELEN.

Accours, que je t'apprenne une grande nouvelle!

FORMOSA.

Qu'est-ce donc?

HELEN.

La plus grande! Attends. Regarde-moi.
Encore. M'as-tu vue assez longtemps? — De quoi
Te fais-je l'effet, dis? D'une enfant, je parie.
Erreur! Respecte-moi très fort : je me marie!

FORMOSA.

Avec?...

HELEN.

Devine !... — Avec... le duc Jean.

FORMOSA.

Le... — Quel nom
Dis-tu ?

HELEN.

J'ai craint d'abord un vieux mari grognon.
Figure-toi qu'au lieu de me dire d'emblée
Qui demandait ma main, mon oncle m'a troublée
En me prêchant devoir et sacrifice ; et puis
Tout à coup, il me dit : C'est le duc Jean !

FORMOSA.

Je suis
Dans un palais. Voici des tentures. Je lève
Le front. J'ai ma raison. Non, c'est encor mon rêve.
Et pourtant... Vous mentez !

HELEN.

Qu'as-tu donc ? Je ne sai
Ce que j'ai fait. — Le duc Jean...

FORMOSA.

C'est mon fiancé !

HELEN.

Le duc Jean !

FORMOSA.

Il aurait!... Vous êtes en délire,
Ma chère! C'est à moi que vous prétendez dire
Que le duc... — Tiens, je ris. — Non, je mens, je vous crois.
Son refus d'hier soir... Oui, le faiseur de rois
Est votre oncle, c'était la route la meilleure,
Il est clair que le comte, à partir de cette heure,
Sera pour son neveu. C'est dit. Déloyauté,
Mensonge, faux amour, parjure, cruauté,
C'est par ces crimes-là qu'on monte au rang suprême!
Traître! — Ce n'est pas toi, c'est ton oncle qu'il aime,
Niaise! — Je l'aimais avant qu'il m'eût parlé!
Avant qu'il me connût! Allons, c'est écroulé.
Je l'aimais depuis plus d'un an, le misérable!
Il venait tous les soirs! Et j'étais adorable,
Belle, duchesse et reine; il avait vraiment l'air
De m'aimer. Je te dis qu'il est venu hier!
Hier soir! — J'aurais cru que ce coup de tonnerre
Me tuerait à l'instant. C'est extraordinaire,
Je vis!

HELEN.

Pourquoi m'as-tu caché que tu l'aimais?
Qu'est-ce que nous allons faire maintenant? Mais
Offensée et sachant ce que tu vaux, peut-être
C'est assez que le duc ait pu te meconnaître
Pour que ta dignité le cède sans regret
Et tu n'en voudrais plus quand il te reviendrait?

Ta fierté désormais le dédaigne et l'ignore ?
Sœur, dis-moi franchement si tu l'aimes encore.

FORMOSA.

Que vous importe ?

HELEN.

Vous ! tu l'aimes ! C'est au mieux,
Nous voilà bien ! — Mais est-ce un amour sérieux ?
Dis-moi la vérité sans scrupule hypocrite,
Tout entière. Réponds comme une marguerite
Qu'on effeuille, tu sais, un peu, beaucoup ?... Comment
L'aimes-tu ?

FORMOSA.

Je le hais !

HELEN.

C'est passionnément !
Allons ! Toi, ta tendresse est trop enracinée,
Il faudrait t'arracher du cœur toute une année ;
Moi, ce n'est qu'un moment, ça ne tient pas beaucoup.
Je m'en vais extirper tout mon amour d'un coup,
Devant toi, vois... — Eh bien ! mais je crois qu'il hésite ?
Voulez-vous bien venir, tendresse parasite,
Mauvaise herbe du cœur ? J'ignorais tout, ce n'est
Pas ma faute. Avec quel empressement ça naît
Un amour impossible, et comme ça résiste !
Ah ! enfin ! le voilà ! Mais je vais être triste,

C'est bien fait, ça t'apprend à garder tes secrets;
Tiens, je voudrais pleurer, tu le mériterais!
Non, c'est fini, je ris. — Arrangeons notre entrée
En campagne. Un malheur, c'est que la chose agrée
A mon oncle. Et mon père en sera très heureux.
J'aurais beau les prier, ne comptons pas sur eux.
Il faudrait que le duc se retirât. Ma chère,
Mettons-nous après lui. Nous allons tant lui faire
Qu'il se dégoûtera de moi, je te promets,
Et qu'il te reviendra plus tendre que jamais.
Unissons les efforts de deux sœurs que nous sommes;
Deux femmes suffiront, ils ne sont que trois hommes!

FORMOSA.

Chère Helen!

HELEN.

Allons donc! le dégel est bien lent
A se faire.

FORMOSA.

Merci, mais ton cœur excellent
Ne peut rien. Pour m'avoir si durement quittée,
Sans même me le dire, il faut que... — Rejetée!
Chassée! En un instant tout mon bonheur flétri!
Pas même une parole! Hier soir, mon mari,
Et ce matin... Eh bien! quoi! c'est une infamie.
Oh! je me vengerai terriblement!

HELEN.

Amie,
Calme-toi. Je te dis qu'il va te revenir.
Nous le ramènerons !

FORMOSA.

J'aime mieux le punir !

HELEN.

Il a quelque motif qu'il nous faudrait connaître,
Quelque nécessité dont il souffre peut-être
Plus que toi-même.

FORMOSA.

Il a, te dis-je, le pouvoir
Du comte.

HELEN.

Ce pouvoir existait hier soir,
Et cependant le duc hier soir était tendre,
Toi-même le disais. Qui pourra nous apprendre ?...
Souvent avec le mal le remède est trouvé.
Il était tendre hier, il est donc arrivé
Quelque chose depuis !

FORMOSA.

Quoi ?

LE COMTE, entrant.

Je vais vous le dire.

A Helen.

Laisse-nous.

HELEN.

Chère sœur!

Elle sort.

SCÈNE V.

FORMOSA, LE COMTE.

FORMOSA.

Parlez.

LE COMTE.

Le duc aspire
Au trône et ne le peut avoir que grâce à moi.
J'ai voulu qu'il choisît d'aimer ou d'être roi.

FORMOSA.

Vous? Je ne comprends pas quelle douceur extrême
Vous trouvez à briser mon bonheur?

LE COMTE.

Je vous aime.

FORMOSA.

Vous m'...

LE COMTE.

Et si vous saviez de quel amour! Depuis
Le jour où, seule, après vos serviteurs enfuis,
Vous avez d'un regard dompté la multitude.
Depuis ce jour, là-bas, partout, dans le choc rude
De tant d'événements, dans la bataille et dans
Le triomphe, tandis que les comtés ardents
S'embrasaient et riaient d'Édouard qui s'écroule,
Je vous voyais toujours, plus grande que la foule,
Et j'entendais, parmi les Te Deum joyeux,
La malédiction muette de vos yeux.
Toujours, partout, quand tous m'approchent tête basse,
Et m'obéissent trop, et rampent où je passe,
Votre front isolé surgit au milieu d'eux,
Comme si nous étions debout seuls tous les deux,
Ou que cet univers, d'où se retire l'âme,
Fût désert et n'eût plus qu'un homme et qu'une femme!

FORMOSA.

Mais le duc le sait donc?

LE COMTE.

Je vous aime.

FORMOSA.

C'est vous,
Milord!....

LE COMTE.

Vous m'échappiez. Je me suis dit, jaloux,
Que le peuple écoutait l'avis que je lui donne,
Et qu'un mot de ma bouche était une couronne,
Et que, s'il suffisait au duc Jean d'être roi,
Je pouvais conserver quelque espérance...

FORMOSA.

Et moi?
Qu'est-ce que je deviens dans ce marché de honte?
Ma fierté, ma douleur, ma fureur, rien ne compte?
Et vous avez réglé cette affaire entre vous
Tranquillement, faisant les parts selon vos goûts,
Sans moi, sans avoir fait la remarque futile
Que mon consentement était peut-être utile
Et qu'il eût été bon de s'informer avant
S'il me convenait d'être une esclave qu'on vend!

LE COMTE.

Je me suis dit qu'un tort par amour se pardonne,
Que vous compareriez à celui qui vous donne
Pour un trône celui qui les donne pour vous,
Et qu'en restant longtemps, longtemps à vos genoux,

En vous prouvant longtemps l'amour qui me pénètre,
En me vouant à vous, je finirais peut-être...

FORMOSA.

Par me persuader qu'il faut vous savoir gré
De mon triste avenir en morceaux déchiré,
Milord, et que je dois devenir votre femme
Pour vous remercier de m'avoir tué l'âme ?
Quant à vous comparer au duc, en vérité,
Quelque dur jugement que l'autre ait mérité
Et quelque opinion qu'il m'inspire, je trouve,
En voyant la façon dont votre amour se prouve,
Que le comte et le duc se valent à peu près ;
Je cherche en vain pourquoi je vous préférerais,
Et je m'explique mal quelle raison me jette
De celui qui me vend à celui qui m'achète !

LE COMTE.

Ce n'est pas sans effort et sans nécessité
Que j'ai pu me résoudre à la complicité
D'une si violente et si brusque secousse,
Et j'aurais, s'il était une façon plus douce
De séparer deux mains prêtes à s'épouser,
Dénoué le lien au lieu de le briser.
Impossible ! Il fallait vous arracher et vivre
Ou vous perdre et mourir ! Quand on aime, on est ivre,
On ne connaît plus rien, tout moyen est égal,
On aime, on hait, on souffre, on est jaloux, le mal

Souffle, et l'amour du duc a bien fait de se taire,
Car j'aurais fait crouler sur vos fronts l'Angleterre !
Je ne me suis pas dit qu'en ce premier instant
Vous me pardonneriez de vous adorer tant,
Mais j'ai pu concevoir cette grande espérance
Qu'un jour, plus tard, le temps, mes soins et ma souffrance
Attendriraient un peu votre ressentiment,
Ou bien, car mon amour vous veut éperdument
Et vous accepterait même de la vengeance,
Que, si je ne pouvais gagner votre indulgence,
Vous haïriez le duc, et que votre fierté
Ne le laisserait pas se croire regretté,
Et que, quand vous verriez que celui qui fut vôtre
Vous rejette et sans honte est le mari d'une autre...

FORMOSA.

Il ne le sera pas ! Vous m'aimez, comte ? Eh bien...

LE COMTE.

Eh bien ?

FORMOSA.

Je le verrai. Viendra-t-il ? Quoi ! plus rien !
Ma mère me l'eût dit, je ne l'aurais pas crue !
Oh ! lorsque je devrais l'attendre dans la rue
Comme une mendiante ! Enfin, je le verrai.
Et quand je l'aurai vu... Mais non, ce n'est pas vrai !
Vous l'avez mal compris ! Mais je l'entends encore

Me dire hier!... — Broyer un cœur qui vous adore!
Brusquement! d'un seul coup! — Venez ce soir. Adieu.
Non, à ce soir. S'il s'est fait de ma vie un jeu,
Si son ambition sans mémoire et sans âme
Me méconnaît et dit : qu'est-ce que cette femme?
Si son bonheur consiste à me faire souffrir,
Si, lorsqu'il me verra sangloter et périr,
Pour arriver au but où son orgueil l'emporte,
Ce gentilhomme foule aux pieds mon âme morte,
Si c'est possible...

LE COMTE.

Alors?

FORMOSA.

Alors, ô désespoir!
Si ce crime est possible, alors, comte... — A ce soir!

ACTE TROISIÈME

Une salle chez Formosa. — Une lampe allumée.

SCÈNE I.

FORMOSA, puis NERILL.

FORMOSA, seule.

Va-t-il venir ce soir ? Et quand il viendrait ? Folle !
Crois-tu changer une âme avec une parole ?
Le voir ne servirait à rien. Ce qu'il dirait,
Je le sais : qu'il a fait cela bien à regret,
Qu'il souffre autant que moi, que je suis toujours celle
Qu'il voudrait épouser, mais que l'État chancelle
Et qu'il se sacrifie. Assez menti ! J'aurais
Beau pleurer, ce n'est pas pour reculer après
Qu'on fait ce qu'il a fait. Je serais assez basse
Pour me mettre à ses pieds et lui demander grâce,
A quoi bon ? Le revoir est une lâcheté
Inutile. — Il arrive, en ce monde éhonté,
Qu'on recherche une femme et puis qu'on l'abandonne;

Lui ne me quitte pas, il fait mieux, il me donne !
Quoi ! pas même jaloux ! — Mais il peut supposer
Que je ne voudrai pas, même pour le briser,
En épouser un autre, et que, morte à la terre,
J'irai m'ensevelir dans quelque monastère,
Veuve de son amour, avec Dieu pour époux.
Si je lui faisais voir qu'il se trompe ? Jaloux,
Oui, c'est le seul moyen ! Sans cela, deuil et honte.
S'il croyait que j'épouse et que j'aime le comte,
S'il savait seulement que je l'attends ce soir...

NERILL, entrant.

Le duc.

FORMOSA.

Ah !

Elle a un moment d'hésitation. — Se décidant. — A part.

J'essaierai !

A Nerill.

Je ne puis recevoir
Sa Grâce.

NERILL, à part.

Tiens !

FORMOSA.

Je suis fatiguée. Il faut dire
Aux pages que ce soir on ne doit introduire
Personne près de moi — que lord Warwick.

NERILL.

Que lord...

FORMOSA.

Lord Warwick.

Elle sort.

SCÈNE II.

NERILL, LE DUC JEAN.

NERILL, seule.

C'est nouveau !

LE DUC JEAN, entrant.

Ta maîtresse ?

NERILL.

Elle dort.

LE DUC JEAN.

Vrai ?

NERILL.

Milord...

LE DUC JEAN, à part.

Elle sait ce que j'ai fait ! Sait-elle
Que Warwick l'aime ? alors sa haine m'est mortelle,

Il lui suffit d'un mot.

A Nerill.

Elle a donc appris ?

NERILL.

Quoi ?...

LE DUC JEAN.

Elle ne t'a rien dit ?

NERILL.

Rien.

LE DUC JEAN.

Pas parlé de moi ?

Nerill fait signe que non.

Tu ne l'as pas trouvée un peu changée ?

NERILL.

Oui, certe !

En sortant ce matin elle était tout alerte,
En revenant sa voix avait un tremblement.

LE DUC JEAN.

Était-elle irritée, ou triste seulement ?

NERILL.

Je ne sais pas. — Son ordre est qu'il n'entre personne
Ce soir, que lord Warwick.

LE DUC JEAN.

Warwick!

A part.

Ah! je frissonne.

A Nerill.

Le comte doit venir ce soir?

NERILL.

Elle l'attend.

LE DUC JEAN, à part.

Elle sait donc qu'il l'aime?

NERILL, à part.

Il paraît mécontent.
Est-ce qu'il penserait?... — Fi!

LE DUC JEAN, à part.

Que vont-ils se dire?
Comment en être instruit? C'est mon sort que conspire
Ce rendez-vous. Mon âme au démon pour savoir
Ce qui va se passer!

A Nerill.

Elle va recevoir
Le comte? seul?

NERILL.

Je vous l'ai dit, et je regrette

D'avoir parlé, voyant votre mine inquiète ;
Mais Votre Grâce aurait grand tort de redouter
Qu'elle lui dise rien qu'on ne puisse écouter.

LE DUC JEAN, *à part.*

Écouter !

A Nerill.

Tu défends ta maîtresse ; la chose
Te fait honneur ; mais, si tu veux savoir la cause
De nos dissentiments, c'est que je suis jaloux
Du comte.

NERILL.

Il n'est pas même encor venu chez nous !
Jaloux, nul ne vous a donné sujet de l'être,
Mais il faudrait au moins le temps de se connaître,
Et le comte, arrivé depuis un temps si court...

LE DUC JEAN.

En effet, c'est à peine arrivé qu'il accourt !
Et ta maîtresse alors ne laisse entrer personne,
Pas même moi !

NERILL.

S'il est possible qu'on soupçonne !...

LE DUC JEAN.

Prouve-moi que j'ai tort.

NERILL.

Si j'avais un moyen !

LE DUC JEAN.

Fais que, sans être vu, j'entende l'entretien.

NERILL.

A l'insu de madame !

LE DUC JEAN.

Aimes-tu Jack ?

NERILL.

Si j'aime
Mon fiancé ! Mais c'est Votre Grâce elle-même,
C'est vous qui voulez bien nous marier.

LE DUC JEAN.

Oui, si
Je me marie. Alors, ôte-moi mon souci.
Autrement, ton hymen, ma chère, est en détresse.
Si tu dis vrai, tu rends service à ta maîtresse,
Son innocence éclate, et tu fais quatre heureux
Sinon, ton Jack me suit.

NERILL, hésitant.

Je suis sûre qu'entre eux

Il ne se dira rien qui ne se puisse entendre...

LE DUC JEAN.

Alors...

NERILL, allant à une portière qu'elle soulève.

Mettez-vous là.

LE DUC JEAN.

Nul ne peut m'y surprendre ?

NERILL.

Ne craignez rien. Je fais plus qu'il ne conviendrait,
Mais vous, c'est elle ; ils ont quelque innocent secret,
Et bientôt, regrettant votre injuste querelle,
Vous n'en aurez que plus de tendresse pour elle.
Votre soupçon vous va sembler bien puéril !
Entrez.

LE DUC JEAN.

Nous te devrons notre bonheur.

Nerill laisse retomber la portière.

SCÈNE III.

FORMOSA, NERILL, UN PAGE.

FORMOSA.

Nerill.

Nerill se retourne vivement.

NERILL, à part.

Elle épiait !

FORMOSA.

Le duc s'en est allé ?

NERILL.

Madame...

FORMOSA, à part.

Il est jaloux ! je tiens encor par là son âme.

UN PAGE, entrant.

Le comte de Warwick.

FORMOSA, à elle-même.

Faut-il ?...

Elle hésite encore. — Prenant son parti.

Introduisez
Le comte de Warwick!

A Nerill.

Va.

Nerill sort.

Voyons!

Le page introduit le comte.

SCÈNE IV.

LE COMTE, FORMOSA, LE DUC JEAN caché.

FORMOSA.

Je ne sais
Ce que, dans le malheur qui venait me confondre,
Mon désespoir a pu ce matin vous répondre.
Je n'étais que souffrance, et je n'ai vu d'abord
Que ce que je perdais en un instant, la mort
De ce qui me restait, tout mon cœur en poussière.
Je n'ai pas vu combien toute autre serait fière
En voyant le grand lord Warwick à ses genoux.
Que vous qui décernez les couronnes, que vous
Dont une nation est tombée amoureuse,
Vous m'aimiez jusqu'à cette offre prodigieuse
De donner pour m'avoir un royaume! j'en suis
En tout cas honorée, et, comme je ne puis
Vous accepter, du moins je tenais à vous dire

De vive voix l'orgueil que cet amour m'inspire.

LE COMTE.

L'orgueil est pour celui qu'élira votre choix.
Mais qu'est-ce que l'orgueil ? Madame, je vous vois
Comme, après la chaleur d'une route âpre et sèche,
Le voyageur poudreux voit une source fraîche.
Les victoires, le bruit dont on est escorté,
Les princes suppliants, c'est pour la vanité ;
Mais ces ambitions, dont je fus trop avide,
N'emplissent que la tête et le cœur reste vide.
J'ai tant fait et défait de rois que j'en suis las.
Si vous saviez, je peux ce que je veux, hélas !
Je suis rassasié. J'ai bu jusqu'à la lie
Ce pouvoir insolent qui touche à la folie,
Et l'accueil triomphal, et la foule tonnant
En acclamations sous mes pieds. Maintenant,
Mon acclamation triomphale et suprême,
Ce serait votre voix disant tout bas : « Je t'aime ! »

FORMOSA, à part.

Il me laisse écouter cela !

Au comte.

Tout en sentant
L'honneur d'être l'objet de ce choix éclatant,
Je ne puis l'accepter, ayant donné mon âme.
Il est vrai que celui dont je me crus la femme
Ne revendique pas son droit avec ardeur ;

Mais, milord, vous allez rire de ma candeur,
On m'a si mal instruite et je suis si peu faite
A penser que l'amour, la noce toute prête,
Une fille qui sort à peine d'un long deuil
Et qui s'est fiancée à vous sur un cercueil,
Tout soit un songe vain qui s'efface à l'aurore,
Que, malgré ce qui s'est passé, je doute encore.
Je me dis que cela n'est pas, qu'il s'est moqué
De son rival, ou bien qu'il s'est mal expliqué,
Ou qu'après un accès d'ambitieuse ivresse
Il va me revenir avec plus de tendresse.

LE COMTE.

Ceux que l'ambition emplit de son tourment
Ne reviennent jamais ; ils vont terriblement
Devant eux ; une femme exaspérée ou triste,
Reconnaissance, amour, scrupule, rien n'existe ;
On n'est pas même ingrat, on ne se souvient pas ;
On va ! le but vous tient ; pour abréger d'un pas
La route, on marcherait sur le corps de sa mère !
Le duc a dans le cœur une grande chimère,
Régner !..

FORMOSA.

Qui règnerait? Vous. Qu'est-ce qu'ont été
Les autres? Vos jouets. Des rois sans royauté.
Des rois que par un mot vous rejetiez à terre.
Un beau roi qu'un vassal a fait et peut défaire !
C'est pour ce misérable et honteux intérêt

Qu'il m'abandonnerait — et qu'il me donnerait !
Car il ne s'est pas dit, bien sûr, que, délaissée,
Je resterais fidèle ? Il n'a pas la pensée
Que personne ne peut me consoler de lui ?
Il n'est pas tellement de lui-même ébloui
Qu'il ne redoute pas un peu la renommée
Du grand comte que suit la victoire charmée ?
Il ne peut pas rêver que, roi pour roi, mes yeux
Préfèreront le faux, et que j'aimerai mieux
Le dédain du valet que l'amitié du maître ?
Si je croyais qu'il pût vraiment me le permettre,
S'il m'était démontré que ce duc complaisant
Consentît à me voir à vous...

LE COMTE.

Il y consent !
Ceux qu'a touchés au front l'ambition cruelle
Laissent tout pour la suivre et ne veulent plus qu'elle !

FORMOSA, s'animant de plus en plus.

Oui, je crois qu'il le veut ! et qu'il m'en saurait gré !
En ce cas, s'il en est à ce dernier degré
De vouloir que je sois à votre amour sensible...

LE COMTE.

Formosa !...

FORMOSA, à part.

Rien ?

Au comte.

Sachez... — Mais non. c'est impossible!
Il ne peut pas si vite avoir tout oublié !
Ses promesses sont là, d'ailleurs; il est lié.
Qu'il ait ou non changé d'avis, j'ai sa parole.
Est-ce donc qu'une femme est un objet frivole
Dont on s'amuse une heure et puis qu'on jette loin?
Un soir, milord, il a pris le ciel à témoin
Qu'il m'aimerait toujours — oh ! moi, j'en ai mémoire —
Et le ciel étoilé me disait de le croire !
Et ce ne serait plus qu'un mensonge effronté !
J'ai pensé jusqu'ici, dans ma simplicité,
Qu'un tel parjure, horrible à travers tous les voiles,
Ferait des faux témoins de toutes les étoiles !

LE COMTE.

Madame...

FORMOSA.

Vous m'aimez?

LE COMTE.

Oh !

FORMOSA, à part.

Pas un mouvement?

Au comte, avec rage.

Puisque c'est sa façon de tenir un serment,
Puisque les cœurs de femme aujourd'hui sont en vente,
Puisque la bonne foi n'est plus qu'une servante
Qu'on chasse, puisque c'est ainsi qu'il est jaloux,

Puisqu'il renonce à moi, puisqu'il me livre à vous,
Eh bien!...

LE COMTE.

Eh bien?

FORMOSA.

Infâme! Infâme! Pitié, cesse.
Non, je ne croyais pas, comte, à tant de bassesse.
Mais puisque ces marchés se font sans embarras,
Eh bien, alors, je vous...

Elle va furieusement à la portière derrière laquelle est le duc et l'écarte avec violence.

Lâche! tu paraîtras!

Le duc apparaît, pâle et comme pétrifié.

LE COMTE, *à part.*

Il était là!

LE DUC JEAN, *à part.*

C'était un semblant!

FORMOSA.

Ah! l'on reste
Derrière ce rideau, bien caché? Pas un geste.
Pas un souffle. Je vais t'en faire repentir.
Ah! ce que je disais ne t'a pas fait sortir?
Attends!

Au comte.

Vous haïssez ce duc. Je suis bien vaine
Que votre amour ait pu contraindre votre haine
A faire roi celui qui vous plairait mieux mort.
Mais je n'exige pas un si pénible effort.
Au contraire. Voici ma main. Je vous la donne
Le jour où vous aurez replacé la couronne
Sur le front d'Henri six. Et je ne gêne point
Votre haine.

Au duc Jean.

Adieu, duc. Votre rêve rejoint
Le mien. La fille en pleurs qu'on chasse et qu'on renie
Se relève terrible, et votre félonie
Ne sera même pas payée, et pour tout prix
Vous vous contenterez, prince, de mon mépris !

ACTE QUATRIÈME

Même lieu qu'au deuxième acte

SCÈNE I.

HELEN, puis LE COMTE.

HELEN, à un page.

Mon oncle est-il rentré ?

LE PAGE.

Pas encore.

HELEN.

Je vais
L'attendre... — Ah! le voici.

Le comte entre. Le page sort.

LE COMTE, à Helen.

Debout si tôt!

HELEN.

J'avais
A vous parler.

LE COMTE.

Eh bien, parle.

HELEN.

Oh ! c'est d'une chose
Très difficile à dire, et j'ai peur. Tant pis ! j'ose.
Ne me mariez pas, mon oncle.

LE COMTE.

Ah ! — Mais hier
Tu paraissais aimer le duc. Il était fier
Et royal.

HELEN.

J'ignorais alors sa félonie
Et le bon et grand cœur qu'il met à l'agonie.
Quand j'ai su Formosa fiancée à ce lord
Depuis un mois...

LE COMTE.

Tu t'es dévouée?

HELEN.

Oui, d'abord.
Ça me coûtait, et j'ai dormi d'un mauvais somme.

Mais en ne dormant pas, j'ai réfléchi que l'homme
Qui trahit une femme et qui se fait un jeu
De la désespérer — n'est pas votre neveu
Ni mon mari! Dès lors, mon âme s'est fermée.
Ce n'est plus seulement pour ma sœur bien-aimée,
C'est pour moi que je vous implore. Sur ma foi,
Vous feriez mon malheur. Et me voyez-vous, moi,
Pâle et maigrie, avec des yeux que le deuil creuse?
Moi, mon oncle, je suis faite pour être heureuse;
Il me faut le bonheur comme à l'oiseau l'été;
Le chagrin ne m'irait pas du tout. Ma gaîté,
C'est moi. Ne souffrez pas, mon oncle, qu'on me l'ôte.
Je n'ai jamais été triste, c'est votre faute,
Je ne saurais pas; vrai, je pleurerais très mal.

LE COMTE.

Eh bien, puisque la joie est ton état normal,
Je...

Tout à coup, ses yeux se fixent sur la porte par laquelle il est entré.

Va!

HELEN, regardant aussi.

Mais c'est...

LE COMTE.

Va donc! — Attends que je t'appelle.

Il la reconduit presque violemment.

Pourquoi vient-elle ici quand je sors de chez elle?

Entre Formosa.

SCÈNE II.

FORMOSA, LE COMTE.

FORMOSA.

Milord, ce que j'ai dit cette nuit, dans l'accès
De colère et de fièvre où je ne connaissais
Plus rien — était fou.

LE COMTE.

Ha?

FORMOSA.

Rejetée avec honte
Par un autre, une femme est indigne du comte
Que vous êtes. Surtout quand elle ne peut pas
Cesser d'aimer celui qui la repousse, hélas!
J'ai vu la profondeur de son ingratitude,
Et je l'aime. Malgré l'affreuse certitude,
Malgré mon triste espoir si durement détruit,
Malgré tout, malgré moi, je l'aime. Cette nuit,
Oui, même cette nuit, pendant ce vaste outrage,
Frappée au cœur, frappée au front, toute à la rage,
Insensée, appelant l'enfer à mon secours,
Je haïssais le duc, mais je l'aimais toujours!

LE COMTE.

Alors?

FORMOSA.

Oubliez-moi.

LE COMTE.

Je vous croyais jalouse.

FORMOSA.

C'est-à-dire, milord, que le duc Jean épouse
Helen?

Le comte fait un signe affirmatif.

Devant le roi de France et ses barons,
Le duc vous a frappé d'un de ces grands affronts
Qui font du dieu d'hier un objet de risée.
L'Angleterre est encor pâle de la pensée
Que cela se soit pu! Nul n'aurait supposé
Qu'un outrage pareil serait récompensé.

LE COMTE.

Je vous aime. L'amour est plus fort que la haine.
Je n'exaucerai pas mon insulteur sans peine,
Mais lorsqu'il vous sera pour toujours étranger,
Votre généreux cœur finira par changer.
Non? Quand vous l'aimeriez même désespérée,
Au moins je vous aurai de ce duc séparée!
Dès lors il ne pourra vous revenir. Je mets
L'impossible entre vous. Certe, autant que jamais
Mon injure est vivace et ma haine est profonde,

Et le duc est heureux que vous soyez au monde!..

FORMOSA.

N'est-ce pas?

LE COMTE.

Vous de moins, je le servirais peu!
Mais tenez-moi parole, ou bien, j'en jure Dieu,
En sortant d'avec vous je vais chercher le prêtre.

FORMOSA.

Allez.

LE COMTE.

C'est dit? Le duc est marié.

FORMOSA.

Peut-être.

LE COMTE.

Peut-être?

Appelant.

Robert!

Entre un page.

Va chez le duc, je l'attends.

Le page sort.

Et moi, je vais...

Il fait un pas pour sortir. — Revenant.

Voyons, il en est encor temps,
Voulez-vous? tendez-moi la main. Quelle espérance

Avez-vous du côté du duc? Quelle apparence
Que vous ressuscitiez un amour mort? Pourquoi
Courir après celui qui vous trahit, quand moi
Je donnerais mon nom pour un de vos sourires!
Je vous adore. Est-il donc vrai que c'est aux pires
Que va toujours le cœur des femmes? — Je me sens
Capable de grandeur. Nous serons tout-puissants.
Vous l'aurez sous vos pieds, tremblant et misérable.
Le passé, vous verrez, n'est pas inexorable;
Aux plus sombres moments il est des lendemains.
L'orgueil d'avoir le sort de tous entre vos mains.
Mes soins, l'immense amour dont mon âme est remplie,
Vous feront oublier celui qui vous oublie.
Voulez-vous?

FORMOSA.

Non.

LE COMTE.

Adieu, madame.

FORMOSA.

Oui, comte, adieu!

Il sort. — Formosa, se retournant.

C'est lui!

SCÈNE III.

FORMOSA, LE DUC JEAN.

LE DUC JEAN, *sans voir Formosa.*

J'en étais sûr, que ce serait un feu
Qui s'éteindrait... — Enfin! me voilà maître! Oui, maître.
Et Warwick le premier va bientôt me connaître.
Il ne me fera pas du sceptre le hochet
Qu'il espère. J'entends régner! S'il s'en fâchait,
La hache du bourreau n'est pas encore usée.
— Mais j'espérais trouver ici ma fiancée...

FORMOS

Laquelle ?

LE DUC JEAN.

Vous!

FORMOSA.

Ainsi, m'ayant broyé le cœur,
Sachant ce que je peux, vous venez, fier, vainqueur,
Tranquille, convaincu que vous tenez l'empire,
Vous croyant le mari d'Helen. Je vous admire!
Je regrette d'avoir à vous désabuser.
Entends-tu ? Je te dis que je peux te briser
— Et que je vais le faire!

LE DUC JEAN, à part.

Ah!

A Formosa.

Quand on s'est offerte.
On peut bien se livrer.

FORMOSA.

Pas même pour ta perte,
Je ne pourrais cela. Je ne me vends pas, moi.
Et je viens de le dire au comte. Ton effroi
Cesse? Il a tort.

Il la regarde avec inquiétude.

Eh bien! ton autre fiancée
T'attend. Tu n'y vas pas?

LE DUC JEAN.

Vous êtes offensée
Et vous avez le droit de me haïr. Je n'ai
Pu vous parler hier, je vous aurais donné
Des raisons qui peut-être, avec une âme haute
Comme la vôtre, auraient atténué ma faute...

FORMOSA.

Oui, je sais, vous m'aimez comme le premier jour.
Mais l'intérêt public fait taire votre amour;
Vous vous sacrifiez.

LE DUC JEAN.

Non! Assez de mensonge!
Warwick avait raison, lorsqu'on a fait ce songe
D'être au-dessus de tous, de pouvoir, d'être grand,
On ne s'appartient plus, un vertige vous prend,
C'est en vain qu'on résiste, une force vous dompte
Et fait de votre esprit ce qu'elle veut; le comte
Vous l'a dit, on n'est pas ingrat; on reconnaît
Tout ce qu'on doit de joie et de bonheur; on est
Plus que jamais sensible à la splendeur suprême
De celle qu'on va perdre et que toujours on aime;
On a honte; on se hait de la faire souffrir;
Mais on renoncerait, que pourrait-on offrir ?
Un mari dégradé de son rang, un pauvre être
Honteux d'être vassal où Dieu l'avait fait maître,
Misérable, traînant toujours le noir souci
D'une espérance éteinte, et c'est pour vous...

FORMOSA.

Merci !
Ah! c'est pour moi? — C'est trop de paroles !

Rumeur au dehors.

Écoute !
Des cris auxquels ton nom est mêlé.

Elle va à une fenêtre.

Viens voir. Toute
La valetaille est là qui t'acclame. Tu vas

Dans un moment saisir tout ce que tu rêvas.
Tu n'as pour être roi qu'à passer cette porte.
— Çà, tu crois que cela va finir de la sorte?
C'est un événement que tu peux concevoir,
Toi la couronne au front, toi trônant pour avoir
Été sans cœur et fait une action horrible?
Vraiment, là, nous causons, il te paraît possible
Qu'on te serve à genoux pour ta déloyauté
Et que ta trahison soit une majesté?

LE DUC JEAN.

Madame...

CRIS AU DEHORS.

Vive Jean!

FORMOSA.

C'est l'instant. — Tu persistes?
Tu vois pourtant l'arrêt écrit dans mes yeux tristes.
Je ne serai pas moins implacable que toi.
Tu ne renonces pas? Eh bien, c'est dit. Vends-moi,
Livre-moi, tu fais bien, puisque la somme est forte;
Mais demande à Warwick s'il voudra d'une morte!

Elle arrache de son sein un flacon.

LE DUC JEAN.

Oh! mais...

Il va pour lui prendre la main.

FORMOSA.

Touchez-moi donc, vous !

LE DUC JEAN, appelant.

Helen ! — Sort damné !
Helen !

FORMOSA.

Elle boit.

On peut venir. Vous êtes détrôné,
Jean deux !

CRIS AU DEHORS.

Vive Jean deux !

SCÈNE IV.

FORMOSA, LE DUC JEAN, HELEN,
puis LE COMTE.

LE DUC JEAN, à Helen.

Vite !

HELEN.

D'où vient qu'on crie
Ainsi mon nom ?

Voyant le visage de Formosa.

Qu'as-tu ?

FORMOSA.

Plus rien. Je suis guérie
De tout.

LE DUC JEAN.

Secourez-la!

Helen prend la main de Formosa et y sent le flacon.

HELEN.

Que tiens-tu dans ta main?

FORMOSA.

Un remède infaillible à tout malaise humain.

HELEN.

Du poison!

FORMOSA.

Ton oncle! Oh! qu'il vienne et qu'il se presse!
Car je vais... Oh!

LE COMTE, accourant.

Pourquoi cet appel de détresse?
Qu'arrive-t-il?

FORMOSA.

Ceci.

Elle tombe morte.

HELEN, s'agenouillant.

Sœur !

LE COMTE.

Mes yeux obscurcis...

Morte !

Il s'agenouille aussi.

CRIS AU DEHORS.

Vive Jean deux !

Le comte se relève et va vers la fenêtre.

LE COMTE.

Criez : Vive Henri six !

IMPRIMÉ PAR A. QUANTIN. — PARIS.

ŒUVRES

DE

AUGUSTE VACQUERIE

THÉATRE

TRAGALDABAS
SOUVENT HOMME VARIE
LES FUNÉRAILLES DE L'HONNEUR
JEAN BAUDRY
LE FILS
FORMOSA

LIBRAIRIE

PROFILS ET GRIMACES
LES MIETTES DE L'HISTOIRE
MES PREMIÈRES ANNÉES DE PARIS
AUJOURD'HUI ET DEMAIN

En préparation

FAUST


PQ 2458 .V3 F6 C.1
Formosa. Premiere presentation
Stanford University Libraries
3 6105 038 092 396